

L'APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE EN ÉCONOMIE RURALE

(Communication proposée pour le séminaire du CURD sur :

"Les méthodes de recherche en milieu rural").

Jean-Marc GASTELLU

Mars 1981

11 JUIL. 1985

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 17.84021

Cpte : B

## L'APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE EN ECONOMIE RURALE.

De prime abord, l'anthropologie et l'économie sont deux disciplines qui se situent aux antipodes l'une de l'autre. En simplifiant exagérément, l'économie se présente comme une science déductive, fondée sur une philosophie rationaliste, dont les études sont d'ordre quantitatif, situées de préférence à l'échelle macro-économique. De la même façon, on conçoit l'anthropologie comme une science inductive, fondée sur une philosophie empiriste, dont les études sont d'ordre qualitatif, situées de préférence à l'échelle micro-sociologique. Tout les oppose :

Anthropologie	Economie
Induction	Déduction
Qualitatif	Quantitatif
Micro-sociologique	Macro-économique
Empirisme	Rationalisme

La méthode économique demeure insuffisante pour étudier les sociétés rurales d'Afrique de l'Ouest. Ces sociétés sont d'un tel foisonnement, d'une telle richesse institutionnelle que les réduire au seul domaine économique revient à les mutiler. Qui plus est : c'est s'empêcher de comprendre leurs mécanismes de fonctionnement. La pratique aidant, l'économiste de terrain a dû faire de plus en plus appel à une démarche anthropologique pour saisir les processus internes de ces sociétés. Cette évolution est le fruit de deux expériences personnelles : une enquête chez les Serer du Sénégal, entre 1965 et 1972; des études chez les Agni du Moronou, en Côte d'Ivoire, entre 1975 et 1980. Elle a subi la pression d'une problématique particulière, à laquelle elle s'est adaptée: la recherche des mécanismes d'égalisation ou de différenciation économique dans deux sociétés rurales d'Afrique de l'Ouest.

Mais qu'entendre par "méthode" ? Une ambiguïté doit être levée dès le départ. Souvent, on confond "méthode" et "techniques". Pour moi, une "méthode" est une règle que se donne le chercheur pour servir de guide à son action. Les "techniques d'enquête" recouvrent tous les procédés mis en oeuvre pour recueillir l'information sur le terrain. Ainsi, la méthode se présente comme un cadre général dans lequel viennent s'insérer plusieurs techniques d'enquête; elle est ancrée dans la réflexion philosophique tandis que les techniques visent des problèmes concrets et pratiques qu'il faut résoudre; elle est une, elles sont multiples.

L'innovation a consisté à associer les méthodes des deux disciplines de référence, l'anthropologie et l'économie (1), qui sont antinomiques. La nouvelle méthode est fondée sur une tension permanente entre deux séries de pôles contradictoires, chacun étant caractéristique d'une des deux disciplines de référence: d'un côté, la totalité, la globalité et la distanciation; d'un autre, la spécificité, la localité et la participation. La règle essentielle consiste à corriger les excès d'une série par les défauts de l'autre, en accordant souvent un avantage à la démarche anthropologique, plus adaptée aux faits de terrain.

Cette évolution personnelle a fourni une autre leçon : chaque chercheur doit expliciter sa méthode et ses techniques, en bref tous les moyens qu'il a mis en oeuvre pour parvenir à ces résultats. En effet, les sciences humaines sont particulières : elles ne sont pas le domaine de la *loi*, mais celui de l'*hypothèse* dans la mesure où la relation entre l'observateur et les sujets observés est étroite, non dénuée d'"affectivité" au sens large du terme; le coefficient personnel y est élevé. La finalité des sciences humaines n'est pas de parvenir à des lois définitives, mais à des hypothèses de plus en plus affinées à l'aide de données de terrain de plus en plus riches et élaborées. Cependant, il ne faut pas exagérer l'importance de la subjectivité du chercheur dans ces disciplines : souvent, les faits de terrain sont des phénomènes

---

(1) Cette innovation avait été entreprise par Olivier Leroy entre 1925 et 1927. Cf. : J-M. Gastellu : "Un économiste fourvoyé en anthropologie : Olivier Leroy". Cah. Int. Sociologie, Vol. LIX, 1975, pp. 315-336.

massifs, qui s'imposent à l'évidence de l'observateur. Les recherches menées parallèlement chez les Agni du Moronou et les Akyé du canton Ketté en sont un exemple : elles ont abouti à des conclusions similaires, alors que les deux chercheurs opéraient sur des terrains distincts et selon des techniques différentes.

L'exposé de la méthode anthropologique appliquée à l'économie rurale passe par l'examen détaillé des deux séries de pôles contradictoires.

### 1°) Totalité et spécificité.

Une démarche *totale* considère une société donnée comme un ensemble dont les éléments agissent les uns sur les autres; elle décompose cet ensemble en ses multiples compartiments et en entreprend l'exploration. Par définition, cette démarche est multidisciplinaire (1). Mais un danger réside dans le fait de tout vouloir inventorier. A la limite, le chercheur aboutit à une "monographie-catalogue" (2) où il se contente de dresser un inventaire banal et passe-partout de l'objet de son étude.

A l'inverse, une démarche fondée sur la spécificité prête attention à ce qui fait la particularité de chaque société. Ainsi, une théorie de la différenciation économique en milieu rural d'Afrique de l'Ouest ne devrait pas être réductrice, mais faire ressortir la diversité de ces sociétés, la richesse de leurs rationalités, la multiplicité de leurs dynamismes. Le danger de cette autre démarche est de mettre l'accent sur l'"exotisme", en rejetant, plus ou moins consciemment, les faits banals qui font la trame de la vie quotidienne.

Une approche efficace tiendra le juste milieu entre ces démarches, corrigeant les excès de la *spécificité* par les défauts de la *totalité*.

---

(1) Le concept de "phénomène social total" de M. Mauss en résume bien l'esprit.

(2) J. Copans : La monographie en question. L'Homme, juillet-septembre 1966, pp. 120-124.

Il faut en tirer les conséquences. La *spécificité* astreint à un long détour en travail, car non seulement elle oblige à une forte accumulation de matériaux de terrain, mais encore elle fait appel à une lente maturation de l'observateur, qui ne peut fournir de résultats que s'il parvient à une compréhension intime de l'objet étudié. Par ailleurs, parmi les nombreux domaines composant la *totalité*, il en est un qui demande une attention particulière : l'histoire.

L'expérience acquise au sein des sociétés serer du Sénégal et agni de Côte d'Ivoire conduit à affirmer le primat de l'histoire en tant que facteur explicatif de leur fonctionnement actuel. En effet, le comportement des paysans du Mbayar ou des planteurs du Moronou se situe, de nos jours, dans la droite ligne de leur rationalité économique pré-coloniale.

Or, pour nombre d'utilisateurs, les études du passé ne servent à rien, car l'avenir ne dépend pas du passé, mais du présent. D'ailleurs, l'école "historiciste" allemande, en ayant accumulé les monographies, n'a débouché sur aucune loi économique... Cette critique se teinterait volontiers de la notion de "progrès" face aux tenants du "passéïsme".

En réponse à cette argumentation, on peut tout d'abord avancer que si l'"historicisme" allemand n'a pas produit de nouveauté théorique, c'était plus par absence d'une méthode adéquate que par spécialisation disciplinaire. La démarche de l'histoire et de l'anthropologie, de nos jours, se présente avec une méthode différente de celle du siècle dernier.

Ensuite, les études menées en milieu rural africain ne se veulent pas "passéïstes" ou "conservatrices" : pour elles, le fait que le présent se déroule selon des lignes d'évolution ébauchées dans le passé est un fait scientifique, acquis sur le terrain. Il est dangereux de considérer le paysan africain comme une "table rase" sur laquelle tout peut être impunément édifié : les échecs des opérations de développement sont là pour le démontrer. Ce que certains ont nommé des "dérives" et d'autres des "dynamismes" ne peuvent être interprétés qu'à la lueur de l'histoire (1).

---

(1) ORSTOM : Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique Tropicale. Paris, ORSTOM, 1979, Mémoires, n° 89.

## 2°) Globalité et localité.

Toute démarche en sciences humaines doit être *globale* : on ne peut jamais résoudre un problème tel qu'il a été posé en termes bruts sans avoir compris l'ensemble du fonctionnement de la société étudiée, sans avoir mis à jour sa rationalité interne. Et bien souvent cette compréhension amène à reformuler le problème tel qu'il était posé au départ... En ce sens, et à la limite, un problème économique ne devrait jamais être confié aux seuls économistes, surtout dans les sociétés rurales d'Afrique de l'Ouest. En effet, un européocentrisme tenace opère curieusement : on fait appel à des lois, des méthodes, des techniques éprouvées dans les sociétés occidentales alors qu'on est en présence de situations radicalement différentes. L'anthropologie agit, ici, comme une subversion : elle oblige à sortir des certitudes confortables, à repenser les faits de terrain. Mais un danger réside dans cette globalité : celui de ne s'attacher qu'à l'unité retenue, en négligeant d'autres échelles de déroulement des phénomènes économiques.

La *localité* met l'accent sur ces échelles. J'estime qu'il est capital de distinguer trois échelles privilégiées d'accomplissement des phénomènes économiques : le local, domaine de l'économie domestique et villageoise; le national, domaine des relations économiques au sein d'un Etat-nation; l'international, domaine des relations économiques entre pays (1). Ces trois échelles sont en interaction mutuelle, mais il est important de bien les séparer pour éviter une confusion nuisible aux facteurs explicatifs. Par exemple, un phénomène international, comme les cours mondiaux de l'arachide et du cacao, ou un phénomène national, comme la fixation du prix d'achat aux producteurs, influencent les comportements villageois. De même, la politique nationale peut avoir des répercussions à l'échelle internationale et agir, par ricochet, sur la vie quotidienne des paysans; ce pourrait être le cas des négociations en cours pour fixer un seuil minimal au cours mondial du cacao. Une approche globale, ne s'attachant qu'à la société locale, aurait tendance à passer sous silence ces autres échelles. En ce sens, les défauts de la *globalité* doivent être compensés par les excès de la *localité*.

---

(1) Pour plus de détails, se référer à l'introduction de : J-L. Balans, C. Coulon, J-M. Gastellu : Autonomie locale et intégration nationale au Sénégal. Paris, Pédone, 1975.

Les conséquences de cette nouvelle approche sont doubles. Ainsi, le problème classique des économistes, le "no bridge" entre micro-économique et macro-économique, se trouve en partie résolu puisque les interrelations entre ces deux ordres de phénomènes sont mises à jour. Ensuite, le choix perpétuel entre induction et déduction débouche sur une solution. Une préférence sera accordée à l'induction, plus respectueuse des faits de terrain. Mais un seuil existe à partir duquel l'induction devient insuffisante. Le chercheur, devant la nécessité de généraliser les résultats obtenus sur son terrain à partir d'éléments fragmentaires, est obligé de recourir à la déduction. En ceci, son travail s'apparente à celui de l'archéologue.

### 3°) Distanciation et participation.

La *distanciation* veut préserver une neutralité face à l'objet d'étude; il s'agit de garder littéralement "ses distances" de façon à ne subir aucune pression, aucune suggestion, aucun envoûtement. De multiples consignes garantissent cette "extériorité", entre autres n'avoir aucun lien avec la société étudiée par la naissance, l'origine sociale, etc... Le danger de cette démarche est évident : à la limite, le chercheur peut rester dans son bureau et ne travailler que sur documents. Une telle attitude n'est pas condamnable en soi, mais elle est inadaptée aux sociétés rurales d'Afrique de l'Ouest.

A l'inverse, la *participation* plonge le chercheur dans le milieu observé. L'objectif maximal serait de se fondre totalement de façon à faire corps avec le sujet, ce qui est inaccessible car le chercheur est un intellectuel qui se trouve confronté à des paysans. Deux dangers guettent cette démarche. D'abord, le chercheur risque de ne pas garder la tête froide et d'être mêlé aux luttes intestines des villages dans lesquels il travaille; par là, il compromet l'avenir de ses études. Ensuite, la vie quotidienne est si riche, si foisonnante, le terrain tellement captivant, que

l'observateur qui n'a pas maintenu un minimum de "distances" est submergé par le flot d'informations. Il aboutit à une impasse : l'impossibilité de théorisation. En ce sens, être trop plongé dans son terrain est un danger d'autant plus grave qu'il est insidieux.

Une nouvelle approche corrigera les défauts de la *distanciation* par les excès de la *participation*, en ne rejetant aucune de ces deux démarches, qui sont compatibles. De multiples techniques d'enquête relèvent de la *distanciation* : temps de travaux, budgets, questionnaires lourds, entretiens directifs, cadastrage, pesées de récoltes et de repas, ... Mais un hébergement en milieu villageois aide à comprendre l'organisation de la vie domestique par des observations quotidiennes et répétées. Chez les Agni du Moronou, il a, entre autres, conduit à mieux définir les communautés économiques.

La volonté de participation ne doit pas faire oublier que tout chercheur est porteur de préjugés : soit un préjugé théorique, en projetant sur la société étudiée des références qui lui sont extérieures, soit un préjugé affectif, en adhérant aux valeurs du milieu en observation. De plus, toute société véhicule des préjugés à l'égard d'elle-même. Le chercheur se trouve alors pris dans un jeu à trois pôles, avec des interférences multiples : lui-même, l'enquêteur-traducteur, l'informateur. Chacun de ces acteurs travestit une partie de ce qu'il dit en fonction de ses intérêts particuliers. Le chercheur doit être conscient de la partie qui se joue et, dans certains domaines, son travail consistera purement et simplement à restituer les multiples versions qui s'affrontent; c'est le cas, par exemple, des problèmes fonciers.

Plus largement, l'association de la distanciation et de la participation amène à combiner analyse quantitative (techniques lourdes) et qualitative (entretiens non dirigés). Cette combinaison débouche sur une nouvelle opposition, riche d'enseignements : d'un côté, les *normes sociales*, éclairées par de multiples entretiens menés de manière non directive, sans référence à des situations concrètes, de l'autre les *faits mesurés*, fournis par diverses techniques lourdes (temps de travaux, budgets, cadastrage, pesées, ...). Cette opposition montre comment les villageois justifient les phénomènes de la vie quotidienne en les révélant ou en les voilant. Elle aide à dégager la rationalité économique de la société étudiée.



L'approche anthropologique en économie rurale ne résoud pas tous les problèmes. Elle est adaptée à certaines problématiques, comme celle de la différenciation économique en milieu rural d'Afrique de l'Ouest. Elle méritait d'être soulignée, car elle se distingue des recherches plus classiques, fondées davantage sur le traitement des données quantitatives. Elle débouche sur une explication en termes de mécanismes de fonctionnement et de rationalité économique : par exemple, un égalitarisme économique chez les Serer du Sénégal, et une économie du trésor chez les Agni du Moronou, en Côte d'Ivoire. Elle a permis, entre autres, de mieux cerner les communautés économiques en dépassant la notion d'"exploitation agricole".